

« Nous sommes des funambules » : ils

Ces parents éprouvent depuis les attentats du 13 novembre 2015, dont le procès s'ouvre mercredi, une perte violente, une absence irremplaçable. Ils se sont accrochés aux amis et aux jeunes rencontrés depuis.

« **Nous sommes comme les funambules. Si on regarde devant, on avance pas à pas. Si on se retourne, on tombe.** » Attablé place Jeanne-d'Arc, à Metz (Moselle), Jean-François Dymarski a le regard clair de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Lui et sa femme ont déjà tout perdu. Leur fils unique, Mathias, fauché à 22 ans par les terroristes du Bataclan, le 13 novembre 2015, à Paris, est mort aux côtés de sa moitié, Marie Lausch, 23 ans, elle aussi enfant unique.

À partir de mercredi, quatorze accusés seront jugés pour ces attentats devant la cour d'assises spéciale, dont le Franco-Belge Salah Abdeslam, seul membre encore en vie des commandos meurtriers. Les autres ont participé à l'organisation.

Une photo de Marie et Mathias, ces deux amoureux qui s'étaient rencontrés au lycée, prise en Italie, à Milan, a fait le tour des réseaux sociaux : Marie enlaçant et embrassant Mathias, le sourire aux lèvres et la casquette vissée sur la tête. Le temps de l'insupportable chaos qui a suivi les attentats, l'image avait été publiée par leurs amis, telle une bouteille à la mer pour savoir si quelqu'un avait des nouvelles du couple.

« De la violence aveugle »

Mathias Dymarski et Marie Lausch croquaient la vie à pleines dents. Marie, « **solaire** » selon ses amis, diplômée d'une école de commerce, avait effectué une partie de son cursus aux Pays-Bas et à Londres. En 2015, elle était employée à Paris par le groupe de cosmétiques Coty, qui lui avait proposé un poste à New York.

Mathias, « **toujours à fond** » selon l'un de ses meilleurs amis, Théau Réveillé, était prêt à la suivre et à lâcher son CDI dans une entreprise du BTP, lui qui était diplômé d'une école d'ingénieurs des travaux de construction. « **Il planifiait toujours un nouveau voyage. Marie le tempérait un peu. Moi, ça me rassurait** », sourit Jean-François Dymarski.

Ce professeur de physique-chimie se souvient encore de la fois où Mathias, à peine âgé de 15 ans et mordu de BMX, lui avait annoncé qu'il voulait aller à Cologne, avec d'autres riders, assister à une compétition mondiale de ce sport spectaculaire. Renseignements pris, son père avait accepté. « **Ce qu'il ne m'avait pas dit, c'est qu'il participait aux épreuves. Il a terminé vice-champion du monde dans sa catégorie.** »

Assis à côté de Jean-François, Marc Dubois, l'un des amis de Mathias, a encore du mal à taire sa colère. « **Ce drame nous a touchés de près. Mais tout le monde aurait pu le vivre de très près. Ces attentats, c'est de la violence aveugle** », lâche-t-il, les dents serrées. Durant des mois, familles et amis ont tourné en boucle des questions sans réponses. Pourquoi une telle tuerie ? Au nom de quoi ou de qui ? « **Pendant longtemps, j'ai cherché des réponses. J'ai lu des livres. Je suis même allé au Bataclan. Pourquoi y suis-je allé ? Aujourd'hui, je ne cherche plus. De telles horreurs, ça ne peut pas se justifier** », souffle le père de Mathias, qui s'interrompt quelques instants. Les larmes montent. « **Mathias m'avait dit un jour : Rien ne sert de perdre son temps avec les imbéciles. Y a tellement de gens bien... Il avait raison.** »

Aujourd'hui encore, Jean-François Dymarski et sa femme Graziella s'accrochent aux paroles de leur fils. « **Notre peine est là, dit-il en frappant sa poitrine. Elle reste là.** »

« Nous sommes un peu vos enfants »

Les parents de Mathias, ainsi que ceux de Marie, préfèrent désormais se consacrer à l'association Marie et Mathias qu'ils ont fondée, en 2016, avec les amis de leurs enfants. Une idée née un peu par hasard. En mars 2016, ils sont conviés à la Commission européenne pour participer à l'hommage rendu aux victimes des attentats de Madrid, douze ans plus tôt. Le Premier ministre espagnol,



Jean-François Dymarski (à droite), père de Mathias et président de l'association Marie et Mathias.

Mariano Rajoy, est présent. « **Il nous a dit : Faites l'association. Cela permettra d'aider des jeunes.** »

Chiche ! Les amis de Marie et Mathias ont des idées. En hommage à leurs potes, ils organisent des vide dressings, des concerts, des jams de BMX (démonstrations). Des hommages, oui. Mais plutôt des moments

festifs, à l'image de leurs deux copains qu'ils surnommaient « **McCain** » et « **Mathy** ». Des instants généreux aussi. L'argent collecté lors de ces rencontres sert à financer les projets d'autres jeunes : des aides pour des groupes de musique locaux, pour des actions humanitaires, des créations artistiques... Plus



La photo prise à Milan de Mathias Dymarski et Marie Lausch, victimes des attentats du 13 novembre 2015, a fait le tour des réseaux sociaux.

PHOTO : DR



Une photo de Cédric Ginestou, un jeune Lavallois tué lors de l'attentat du Bataclan, à Paris.

PHOTO : JÉRÔME FOUQUET, OUEST-FRANCE

ont perdu un enfant dans les attentats



Mathias, tués dans l'attentat du Bataclan, à Paris ; Marc Dubois (au centre) et Théau Réveillée,

| PHOTO : YANN CASTANIER, OUEST-FRANCE

de 26 500 € ont ainsi été recueillis et redistribués.

« Une de leurs amis m'a dit un jour : **Maintenant, nous sommes un peu vos enfants.** Cela m'a touché », reconnaît Jean-François Dymarski. En février, l'association a été reconnue « d'intérêt général » par l'État. « Avec elle, on pose aussi la question de la mémoire. Comment parlera-t-on des attentats dans dix ans ? Se souviendra-t-on de Marie et Mathias ? C'est aussi une mémoire positive qu'on veut laisser », souligne Marc Dubois, mordu de BMX et professeur d'histoire.

Avec l'École supérieure d'art de Lorraine, ils ont conçu un mémorial en hommage à Marie, Mathias et à toutes les victimes des attentats : deux « M » en forme de cœur s'entretenant ont été installés sur cette place Jeanne-d'Arc à Metz. Plusieurs lieux lorrains portent également les prénoms des deux jeunes Messins : un street-park à Toul, un parc municipal à Saint-Julien-lès-Metz et prochainement un parc de loisirs, avec une piste de BMX, à Ancy-Dornot.

À chaque fois, Jean-François Dymarski n'en revient pas de rencontrer des gens qui donnent de leur temps ou qui prêtent du matériel gra-

cieusement. « Il y a vraiment de belles personnes. Si cette association peut amener un peu de solidarité et de plaisir, alors ils (les terroristes) auront perdu. »

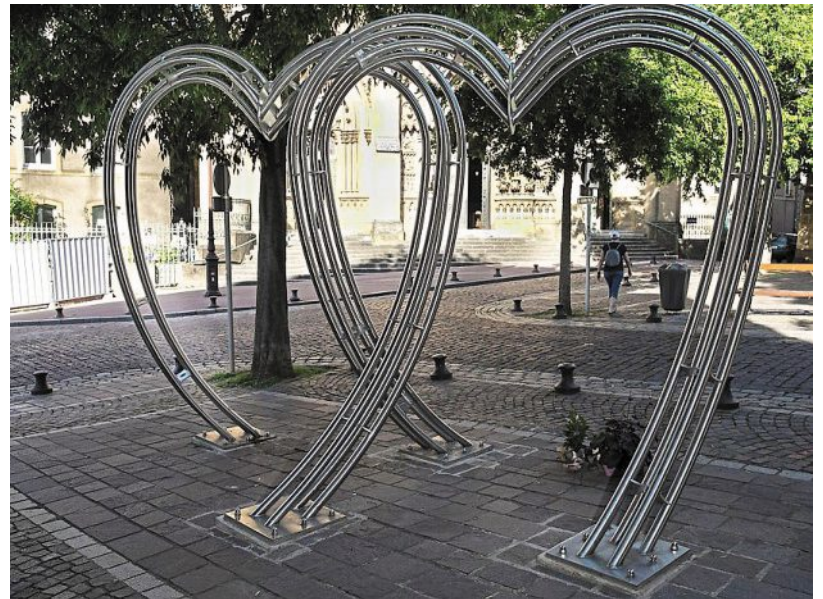
« La colère remonte »

À 600 km de là, assise à la table du salon, dans un élégant appartement familial à Laval (Mayenne), Valérie Ginestou parle calmement, les mains bien posées devant elle.

« Plus la date du procès approche, plus j'en attends quelque chose. Et plus la colère remonte. » L'émotion est à fleur de peau. Elle et son mari, Didier, ont perdu leur fils aîné Cédric, ce 13 novembre 2015. Diplômé de l'École supérieure de commerce de Bordeaux, à presque 27 ans, ce Lavallois de cœur travaillait et vivait à Paris depuis près de quatre ans.

Ce 13 novembre, il passait la soirée au restaurant La Belle équipe, rue de Charonne, lorsque les trois terroristes Abdelhamid Abaaoud, 28 ans, Chakib Akrouh, 25 ans, et Brahim Abdeslam, 31 ans, ont ouvert le feu. Vingt et une victimes décéderont à ce seul endroit.

Valérie et Didier ont prévu d'aller au procès. De temps en temps. Davantage pour être aux côtés des victimes



À Metz, une sculpture a été installée en hommage à Mathias Dymarski et Marie Lausch, victimes des attentats.

| PHOTO : YANN CASTANIER, OUEST-FRANCE

que pour écouter les propos des accusés. « Les avocats de la défense vont certainement essayer de minimiser le rôle joué par leurs clients. Dire qu'ils ne savaient pas ce que préparaient ces terroristes. Mais pour moi, tous ceux qui ont fourni des armes et des faux papiers aux tueurs sont également responsables », insiste Valérie Ginestou. « Ce ne sont pas des seconds couteaux », approuve son mari.

Ils écoute d'autres parents endeuillés

Pour le reste, Valérie n'est pas sûre d'obtenir des réponses aux questions qu'elle ne cesse de se poser. « Ce sont des jeunes qui ont tué d'autres jeunes. Pourquoi ? » Ce qui est sûr, en revanche, c'est que les parents de Cédric n'attendent pas ce moment pour penser l'absence de leur fils. Ce cheminement personnel, ils l'ont déjà entamé. En vivant un jour après l'autre, presque en tâtonnant le temps qui passe. « Lorsqu'on se lève le matin, on ne sait pas comment va se passer la journée. Cela peut aller et puis d'un coup, un mot ou un instant suffisent à faire resurgir la souffrance. On apprend à vivre avec », raconte Valérie.

Chaque douleur a son remède. Différent d'une victime à l'autre. Lorsqu'on leur évoque ces parents messins qui ont créé une association pour rendre hommage à leurs enfants, Valérie et Didier s'excuseraient presque : « On n'a pas fait tout ça... » Les parents de Cédric, qui ont aussi une fille, n'ont pas fait ça, effectivement. Ils ont fait autrement.

Ils se sont ainsi rapprochés de l'association Jonathan pierres vivantes. Des familles endeuillées par la perte d'un enfant y accueillent des parents en train de vivre un pareil drame. Notamment dans le cadre de groupes de parole. « C'est ce qui nous a le plus aidés. On s'est senti soutenu et on continue même à voir deux couples en dehors du groupe.

Du coup, on s'est investi dans l'association. » À leur tour, ils ont suivi une formation pour apprendre à écouter des personnes en souffrance et Valérie a commencé, avec « une autre maman endeuillée », à animer un groupe de huit personnes.

« C'est plus facile parfois de parler à quelqu'un, sachant qu'il a traversé la même épreuve. À certains moments, on peut se demander si on a des réactions normales », confie-t-elle. Est-ce normal de continuer à parler de temps en temps à son enfant décédé ? Est-ce normal, comme le confiait un ami de Cédric, un an après les attentats, de continuer à lui envoyer parfois des textos ? Rien d'anormal à cela.

Didier, lui, s'est également tourné vers la méditation, une pratique qu'il transmet désormais aux jeunes. Finalement, depuis plus de cinq ans, les parents de Cédric ont fait « tout ça ». « La mort de Cédric nous porte vers tout ce qui touche à l'humain. Il n'y a pas de calcul. On le fait au moment où on en ressent le besoin », exprime Didier. Cédric, jeune homme éclectique, tourné vers les autres et volontiers « déconneur » selon ses amis – il jouait de la guitare, du piano, faisait du théâtre, supportait le Stade Lavallois et le PSG –, aurait certainement aimé « tout ça ».

Pierrick BAUDAIS.



Le 13 novembre 2015, je regardais le foot à la télé avec mon fils quand j'ai vu défiler le bandeau « Attaques à Paris ».

J'ai senti monter une angoisse irrationnelle. Des proches étaient au Bataclan. Ils ont pu se cacher. Ils arrivent tout juste à en parler. C'est glaçant. J'ai fait peu de films politiques, à part la série *Baron noir*, mais un film sur le Bataclan, ça m'intéresserait.

Kad Merad